

TARIF D'ABONNEMENT :

ROU BAIX-TOURCOING. TROIS MOIS. 13 fr. 50. SIX MOIS. 26 fr. UN AN. 50 fr. EN AVANCE. 15 fr. TROIS MOIS. 4 fr.

BUREAUX & RÉDACTION

Roubaix, rue Neuve, 47. - Tourcoing, rue des Poutrais, 42. Directeur-Propriétaire: ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :

Abonnements et annonces sont reçus à ROUBAIX, rue Neuve, 47. - A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9, b/w. - A PARIS chez MM. HAVAS, LAFFITTE & Co, place de la Bourse, 8 et rue Notre-Dame-des-Victoires, 29, et à BRUXELLES, à l'OFFICE DE PUBLI-CITE.

Nous commençons, aujourd'hui dimanche, la publication d'un nouveau feuilleton :

BLESSÉE AU CŒUR

Par JULES MARY

ROUBAIX, LE 26 JANVIER 1896

APPEL AUX MOINES

La lettre écrite au supérieur de Staouéli par notre résident à Madagascar fut naturellement en colère les feuilles radicales. Petite République et Lanterne rivalisent d'ardeur pour protester, exiger, menacer.

Elles se demandent ce qui a pu se produire dans la cervelle de M. Laroche, d'autant plus que celui-ci, converti récemment au protestantisme, paraissait avoir pour mandat de contrecarrer les missionnaires catholiques.

Et il prend l'initiative d'appeler à Madagascar des Trappistes, leur promettant concessions, garanties et autres avantages variés !

La conclusion à tirer de ce changement d'attitude, c'est qu'une nécessité plus forte que toutes les préventions oblige à utiliser l'influence religieuse pour toute entreprise importante, digne d'un peuple, digne d'hommes qui ont le sentiment de la grandeur.

Si on ne présente pas aux sauvages un enseignement doctrinal et pratique, on essaiera vain de les civiliser.

Est-ce que la civilisation ne se compose que de l'attirail militaire, d'eau-de-vie et de blasphèmes ?

La Petite République, qui est opposée à la politique coloniale, ne s'est sans doute jamais mise en peine de savoir quelles leçons la France pourrait bien donner aux Malgaches après les avoir soumis. Il n'en est pas moins vrai que le gouvernement actuel, devra se préoccuper de moraliser ces peuples où vit, dans l'abaissement et la dégradation, une chose sacrée : la conscience humaine.

Or, à Paris, le monde des collèges, de l'Université, de la littérature, de la presse, avoue qu'il ne réussit plus à se faire aucune idée de la morale. C'est un mot auquel on donne de l'importance par la manière de le prononcer ; mais ce qu'il contient s'en va avec l'air qui sort des poumons.

Nos concitoyens éminents qui croyaient pouvoir vivre d'équivoques et de formules intelligibles s'aperçoivent qu'ils sont débilisés. La Petite République et la Lanterne seraient joliment embarrassés d'exposer une règle morale qui ne soit pas un plagiat des vieilles doctrines ou bien qui ait quelque signification.

LE GACHIS

Le Figaro publie sous ce titre le Gachis un premier article qui est fort intéressant et est signé du pseudonyme bien connu Vidi. En voici une analyse :

L'auteur de l'article dit en disant que les ministres se réunissent en présence de M. Félix Faure, qu'il se regardait en chiens de faïence ; quand ils opèrent isolément, ce sont des loups prêts à se ruer les uns sur les autres.

MM. Bourgeois et Doumer, qui ont été partis ensemble, font bande à part et n'admettent aucun membre du cabinet dans leurs conciliabules. Ils gouvernent comme d'autres complètent et cette politique de cavalerie n'est point sans inspirer quelques inquiétudes à leurs collègues.

Les trois subséquents Cavaignac, Ricard, Guyot-Dessaigne tiennent la toile ou M. Bourgeois viendra s'empêtrer. M. Cavaignac est le chef de ce triumvirat d'ambassadeurs et de diplomates, il est permis de comparer les petits hommes aux grands, comme le Bonaparte de ce Cambacérès et de ce Ledru. Il s'est réservé naturellement la présidence de la République.

Ces ministres, continue le Figaro, si profondément, si irrémédiablement divisés sur la plupart de nos affaires intérieures, les peut-être plus violemment encore lorsque notre politique intérieure est en jeu.

MM. Bourgeois et Doumer se prononcent avec force pour une étroite entente avec l'Italie et l'Angleterre. Lorsque M. Doumer disait l'autre jour à un député : « Le rappel de M. Lefebvre de Béhaine est l'indice d'une orientation nouvelle », il ne disait rien de trop.

M. Bourgeois s'agit et M. Lemoine le mène ; l'un et l'autre exécutent docilement les ordres de la franc-maçonnerie internationale et c'est pour mieux faire sa cour à M. Crispin que notre président du conseil a résolu d'abandonner la Pappe, dont la grandeur offense l'ombrageux Sicilien.

Le plan que M. Bourgeois exécute est préparé de longue main. Il a récemment, pendant un récent voyage à Londres, il en a arrêté les grandes lignes dans une entrevue avec le ministre du roi Humbert.

De là aussi ces conventions conclues avec la Grande-Bretagne et qu'on voudrait soustraire au contrôle du Parlement français.

Cette entente étroite avec l'Angleterre et l'Italie, rêvée, poursuivie par une fraction du ministère, rencontre dans une autre fraction du cabinet des adversaires irréconciliables. Les ordres de M. Cavaignac est le chef, fidèle à l'alliance franco-italienne.

Ce péril signalé par M. Cavaignac, la Chambre commence à entrevoir et une certaine fermentation la remue, la secoue. Déjà quelques notes obscures à l'adresse du rappel de M. Lefebvre de Béhaine insinuent qu'il ne s'agit pas de cette orientation nouvelle que signalait M. Berthelot. Mais si le président du conseil semble s'arrêter dans son évolution, il ne tardera guère à revenir à son but par quelque chemin de traverse, car on assure qu'il y a des promesses faites et même quelque chose de plus que des promesses.

UN INCIDENT

DANS LES COULOIRS DE LA CHAMBRE

Paris, 25 janvier. — Ce matin, dans la Libre Parole, M. Papillaud publiait le propos de la séance d'hier au Sénat les lignes suivantes :

« Le cyclope Béranger ne songeait qu'à empêcher M. de Mazyelle de parler, tandis que ce vieux général qui n'est autre que Balzac Brandis, se penche sur un poussant des grognements... »

Tout à l'heure, M. Papillaud, arrivant dans la salle des Pas-Perdus, se mit à crier et à crier de plus en plus violemment, quand il reçut, par derrière, deux violents coups de pied dans les jambes. C'était M. Garran de Balzac qui se tenait derrière lui.

Le premier mouvement de ce dernier fut de s'élancer sur le meurtrier et de le soulever. M. Papillaud réussit pourtant à se contenir et dit seulement à M. Garran de Balzac : « J'épargne vos cheveux blancs. Je ne veux pas frapper, vous êtes un vieillard... »

Et vous un galopin, riposta M. Garran de Balzac, qui, pâle comme un mort, s'éloigna précipitamment et se réfugia dans les couloirs intérieurs.

L'incident avait causé dans les couloirs une animation extraordinaire. On était unanime à déclarer inéquitable la conduite du sénateur des deux-Sèvres. M. Papillaud s'en est réjoui, mais les conseils de ses amis, à envoyer des témoins à M. Garran de Balzac. Il s'est contenté de porter plainte auprès des questeurs chargés de la police du Palais-Bourbon.

Les questeurs, saisis de l'incident, ont déclaré que leur droit de poursuite était limité aux délits commis par un sénateur ou député. M. Garran de Balzac déclina leur droit par conséquent par conséquent.

Les généraux commandants de corps d'armée ont été avisés de leur division de réserve qui sera exécutée en 1896 dans le gouvernement militaire de Paris et dans chacune des 4e, 5e, 7e, 8e, 11e et 12e régions un voyage d'état-major de corps d'armée. Dans les 10e et 13e régions, on exécutera des voyages d'état-major spéciaux qui seront réglés par des instructions ultérieures.

Il sera exécuté dans tous les corps d'armée, sauf dans les 10e, 11e et 12e corps qui font l'objet des dispositions particulières indiquées ci-après, trois manœuvres avec cadres de division, savoir :

Deux divisions, savoir une division de réserve ou bien une division active et deux divisions de réserve, selon que le décidera le général commandant le corps d'armée intéressé. Les manœuvres auront lieu dans le gouvernement militaire de Paris et dans chacune des 4e, 5e, 7e, 8e, 11e et 12e régions un voyage d'état-major de corps d'armée. Dans les 10e et 13e régions, on exécutera des voyages d'état-major spéciaux qui seront réglés par des instructions ultérieures.

UNE PROMESSE DE MARIAGE

On sait que la jurisprudence tend, depuis quelques années, à admettre plus en plus le principe que la jeune fille séduite a droit à des dommages-intérêts lorsqu'elle a été abusée par de trompeuses promesses de mariage.

M. Maurice Courtin, chef des parents duquel elle travaillait en qualité de domestique, a fait une application intéressante de ce principe.

Une jeune couturière, Mlle Emma Lambert, dont la famille habite Matha (Charente-Inférieure), avait été courtisée assidûment par un jeune homme, M. Maurice Courtin, chez les parents duquel elle travaillait en qualité de domestique.

L'ouvrière était honteuse, elle refusa les propositions de son amoureux. Celui-ci lui promit le mariage et, dans de nombreuses lettres, il lui jurait qu'il triompherait de la résistance de son père et de sa mère. C'est ainsi qu'il écrivait, en 1890 :

« Je vous jure que je vous épouserai. Vous pouvez le dire hautement, nul autre que vous ne portera mon nom... »

Après une résistance de quatre années, Emma Lambert finit par se laisser convaincre, et le 16 août 1894, Maurice Courtin reconnaissait l'enfant né de leurs relations.

Mais la famille du jeune homme refusa de plus belle son consentement au mariage. Le bébé vint à naître, mais le père refusa de le reconnaître.

Mlle Lambert se remit au travail avec ardeur, ne songeant pas à réclamer le paiement des billets, dans l'espoir que son amant l'épouserait un jour.

Maurice Courtin continua à la fréquenter ; sa fantaisie finit par se laisser convaincre, et le 16 août 1894, Maurice Courtin reconnaissait l'enfant né de leurs relations.

Mais il se montra ingrat, et vers la fin de 1894, il annonça brusquement à son amie qu'il ne pourrait plus la voir, après avoir écrit :

« Tu peux marcher sur la tête, ma bonne Emma... Personne ne peut te blâmer. C'est moi qui suis le plus coupable. Marche, ma chérie, tu es honnête. Tout le monde le comprendra... »

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Présidence de M. Buisson, président. La séance est ouverte à 2 heures.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion du projet de loi, autorisant la proposition de l'Annam et du Tonkin, à contracter un emprunt de 80 millions.

M. LE PRÉSIDENT. — La Chambre a décidé de passer à la discussion des articles.

M. HUBBARD. — Je demande à ce que l'art. 1er soit rédigé ainsi :

« Le protectorat de l'Annam et du Tonkin est autorisé à contracter un emprunt, une somme de 80 millions, affectée exclusivement à la liquidation définitive de sa situation financière... »

M. ROUSSEAU. — Je demande à ce que l'art. 1er soit rédigé ainsi :

« Le protectorat de l'Annam et du Tonkin est autorisé à contracter un emprunt, une somme de 80 millions, affectée exclusivement à la liquidation définitive de sa situation financière... »

M. ROUSSEAU. — Je crois avoir justifié la demande de 80 millions demandés à la Chambre. Ces dépenses resteront un simple emprunt de l'Etat.

M. LE PRÉSIDENT. — Attendez le silence. M. ROUSSEAU. — Mais une calomnie naissante ne peut être combattue que par la vérité. (Très bien, très bien.)

M. LE PRÉSIDENT. — Attendez le silence. M. ROUSSEAU. — Mais une calomnie naissante ne peut être combattue que par la vérité. (Très bien, très bien.)

M. LE PRÉSIDENT. — Attendez le silence. M. ROUSSEAU. — Mais une calomnie naissante ne peut être combattue que par la vérité. (Très bien, très bien.)

LES ITALIENS EN AFRIQUE

ÉVACUATION DU FORT DE MAKALLÉ

Rome, 25 janvier. — La garnison italienne de Makallé a évacué cette forteresse avec les honneurs de la guerre, et s'est retirée dans le camp des Chouas.

On mande d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages. Ils ajoutent que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

On mande également d'Adah-Agamus à la date d'aujourd'hui que les troupes italiennes ont évacué Makallé avec leurs armes, sans munitions de guerre, sans blessés et sans bagages.

FEUILLETON DU 27 JANVIER 1896. — N° 4.

BLESSÉE AU CŒUR

Par Jules MARY

PREMIÈRE PARTIE

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.

Le rideau était fermé et bien que le soleil brillât et que tous les bruits du Paris matinal emplissent les rues voisines, bien que l'on entendit, depuis longtemps déjà, les roulements sourds des files incessantes de voitures qui descendaient ou montaient l'avenue de l'Opéra, tout dormait encore en cette chambre close d'un riche appartement de la rue Daunou.